

LA TERRE INHUMAINE¹

Ce que j'éprouve en cet après-midi d'Ascension trouble et délicieux, à l'écoute d'un rossignol qui répète son chant de la prochaine nuit, sans doute l'ai-je déjà cent fois décrit. Mais qu'aurons-nous fait toute notre vie, sinon de reprendre le même air, de sorte qu'on reconnaît notre voix entre toutes les autres, qu'on ne confond pas la mienne, qu'elle est aussi singulière que celle de ce pinson, de cette mésange ? Je redis donc que ce qui m'émerveille dans ce jardin si proche de Paris (à moins de trente kilomètres, et je vois au sud, à travers la grille, l'énorme buée qui est l'haleine de la grande ville), c'est que la symphonie pastorale commence de nous enchanter, dès que les hommes le lui permettent, les faubourgs à peine franchis.

Un de mes fils a vu, aux Quatre-Chemins, c'est-à-dire à l'entrée du Bourget, aux portes mêmes de Paris, un renard qui allait son train sans se soucier du vacarme. Il s'était avancé aussi loin, dans la direction des hommes, que le lièvre qu'il chassait. À trente kilomètres, tous les oiseaux sont là, toutes les bêtes, et, ce qu'il y a de plus étonnant, ce qu'il faut d'odeurs y règne déjà pour que nous soupirions d'aise : « Ah ! ça sent bon la campagne ! »

Depuis que le bétail a disparu, la composante essentielle de ce parfum n'existe plus. Mais le pire est que les engrais chimiques y substituent leur relent. Ce matin encore, venant de Paris, un peu après Roissy-en-France, nous dûmes traverser une zone de puanteur. Or, voici le miracle : la pestilence s'arrête à l'entrée du jardin. Même si toutes les essences de tous les arbres ne s'unissaient ici pour recomposer l'atmosphère d'un jeudi d'Ascension de mon enfance, l'herbe haute y suffirait – les prairies chauffées par ce soleil un peu orageux exhalent une très fine, et très secrète, et très familière odeur.

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 16 mai 1959, n° 682.

« Ô Nature ! », me dis-je en enflant un peu la voix, comme un garçon romantique d'il y a cent trente ans, « Ô nature ! Ô ma mère² ! » comme bouffonnait Rimbaud, dis-moi que rien ne te découragera jamais et que tout ce qui signifie « industrialisation » (quel mot !) ne saurait te détourner de recommencer ta pastorale éternelle.

Un ami enthousiaste, qui me décrivait le pactole du Sahara, m'assurait que la métropole elle-même regorgeait de richesses, et que la France, un jour, serait toures enraillées ouvertes pour livrer ses trésors. L'an dernier encore, aux portes de ce jardin enchanté, une perforeuse travaillait nuit et jour. Nous tremblions que le pétrole ne jaillît. Mais non. L'affreuse machine a disparu. La terre a gardé un peu de temps sa trace. Et maintenant, là où les bâtiments sinistres auraient pu se dresser, où l'industrie exterminatrice nous eût chassés de notre paradis, vieil Adam et vieille Ève suivis de nos enfants et petits-enfants (non pas vêtus de peaux de bêtes³ !), le rossignol a recommencé de chanter et ce même coucou que Beethoven a mis dans sa partition⁴. Et moi, j'écris ceci sur mes genoux, le derrière dans l'herbe épaisse, en louant Dieu, comme Garo, de toutes choses⁵.

Mais voici la pensée qui donne le verriage : les hommes sont ainsi faits qu'aucune considération d'hygiène, de simple bon sens (il ne s'agit pas de poésie !) ne les retiendra jamais d'exploiter ce qui est exploitable, dussent-ils déshonorer et détruire le visage adoré de leur terre natale, et même si cette terre est la France ; et dussent-ils en crever, la découverte, et la mise en valeur des « richesses naturelles » correspondent à un instinct aussi irrépressible que celui de ce renard que mon fils a vu chasser le lièvre aux portes de Paris, comme s'il sortait tout vivant, non pas d'une forêt de l'État, mais d'une fable de La Fontaine.

2. Lettre à Ernest Delahaye, mai 1873.

3. « *Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes[...] Caïn se fut enfui de devant Jehovah...* » (« La Conscience », *La Légende des siècles*, I, 2).

4. Sixième symphonie, dite Pastorale.

5. Souvenir du « Gland et la citrouille » (*Fables*, IX, 4).

Ce n'est pas là une vue de l'esprit. Déjà d'admirables solitudes ont été violées et détruites : dans ma Guyenne, la région des étangs ; en Béarn, celle de Lacq, où Jammes ne pourrait plus charmer le lièvre chez son ami Bordeu⁶. La lèpre gagne. Il s'agit d'une passion raisonnable : celle d'un peuple qui entend l'emporter sur tous les autres. La volonté de puissance des nations s'érige en impératif catégorique et ne connaît aucun interdire. Je ne suis pas fou de craindre que viennent des temps où la symphonie pastorale interrompue ne sera plus reprise nulle part, où le coucou sera le nom d'un oiseau fabuleux, où le dernier rossignol donnera une suprême note dans la nuit pestilentielle.

Pour nous garder de la guerre atomique, nous pouvons compter sur la réciproque terreur que les nations s'inspirent. Mais la terreur ne joue pas ici. L'exploitation de ses ressources cachées par un grand pays équipé selon des techniques dont il a la maîtrise suscitera une désintégration de la matière, en apparence bénéfique et qui ne fera peur à personne, car il ne s'agira pas de mourir mais de s'enrichir, et d'occuper le premier rang à la tête des peuples... À moins que ne joue finalement cet instinct libérateur, si puissant chez l'homme des villes, et qui le jette sur les routes dès qu'il a un jour de loisir, à la recherche des arbres, et de l'herbe, et de l'eau pour s'y ébrouer, – Antée pitoyable qui sait bien que lorsque le rossignol aura fini de chanter, que le coucou ne s'éloignera plus vers « *le bois rêveur qui tremble à l'horizon*⁷ », le dernier souffle humain sera bien près de s'exhaler d'une terre devenue inhumaine.

6. Charles de Bordeu (1857-1926), voisin de Jammes – il habitait à Abos, près d'Orthez – était un écrivain régionaliste, à qui Jammes dédicaca plusieurs pièces. Il est l'auteur d'*Un cadet de Béarn*.

7. Alfred de Vigny, « La Maison du berger », I, in *Les Destinées*.